

ANALYSE

Chaïm Kaliski
Jim d'Etterbeek

mahJ
 musée d'art
 et d'histoire
 du Judaïsme



La Terreur, 1942-1944 - Anne d'Amsterdam, 1997 (détail); Encre de Chine et aquarelle de couleur; collection particulière

CHAÏM KALISKI
 AU MAHJ À PARIS

Comment transmettre et comprendre l'histoire de la Shoah dans un monde saturé d'images ? À l'ère des visuels générés par l'intelligence artificielle, où l'illusion de perfection technique et l'automatisation redéfinissent la création, l'art « fait main » n'a jamais semblé aussi indispensable. Face à des algorithmes sans mémoire et sans éthique, la spontanéité d'un trait sensible, nourri par le vécu individuel, s'impose comme l'ultime refuge de la vérité.

C'est toute l'émotion que l'on ressent en visitant l'exposition que le musée d'art et d'histoire du Judaïsme (mahJ)¹ à Paris consacre à Chaïm Kaliski. À travers une forme artistique singulière, son œuvre donne à voir une histoire personnelle qui échappe au seul discours historique pour toucher à la vérité de l'expérience humaine.

Dessiner l'histoire de la Shoah pour ne pas l'oublier

Installé dans le cadre prestigieux de l'hôtel de Saint-Aignan, au cœur du Marais, le mahJ expose l'histoire et le patrimoine des communautés juives de l'Antiquité à nos jours. C'est dans cet écrin qu'est présentée la toute première exposition en France consacrée à Chaïm-Charles Kaliski (1929-2015), artiste belge d'art brut dont l'œuvre a été façonnée par le traumatisme de la Shoah. Doté d'une immense culture, hypermnésique² et probablement atteint d'un trouble du spectre de l'autisme, cet artiste singulier a fait du dessin son mode d'expression privilégié.

L'exposition rassemble cent-vingt dessins, photographies et documents d'archives issus d'un corpus monumental de plus de cinq mille pièces. Cette œuvre mémorielle documente avec précision l'Occupation et la destruction des Juifs de Belgique à travers « Jim d'Etterbeek », le double graphique de l'auteur. Les dessins s'accompagnent de nombreux textes, explications et encarts manuscrits issus de ses souvenirs hypermnésiques. Sous la forme d'un récit graphique, Chaïm Kaliski documente au jour le jour la persécution des Juifs de Bruxelles. Il restitue le climat de l'époque, juxtaposant la réalité des loisirs – refrains radiophoniques, pièces de théâtre en vogue ou séances de cinéma – à la tragédie de la déportation. Pendant près de deux décennies, l'artiste a ainsi représenté à l'encre de Chine des scènes dont il fut le témoin direct, mais aussi des événements auxquels il n'a pas assisté et qu'il a tenté de reconstituer d'après ses propres recherches historiques.

¹ Le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (mahJ) à Paris accueille l'exposition « Chaïm Kaliski. Jim d'Etterbeek » du 22 janvier au 13 décembre 2026.

² L'hypermnésie est une capacité de mémorisation exceptionnelle ou un excès de mémoire. Elle se traduit par l'impossibilité d'oublier certains événements, qui peuvent ressurgir de manière incontrôlable. Ce phénomène peut être une simple exaltation de la mémoire ou une source de souffrance quotidienne.

La « Jérusalem de Bruxelles » et la figure paternelle

Le parcours de l'exposition adopte une approche chronologique plutôt que l'ordre de création des œuvres, commençant par l'immigration juive dans les années 1920.

Né en 1929 à Bruxelles au sein d'une famille juive polonaise, Chaïm grandit à Cureghem, un quartier populaire bruxellois à forte population juive situé près de la gare du Midi. Son père, Abraham, a quitté Łódź à l'âge de 18 ans pour s'établir en Belgique en 1926. Il y rencontre Fradla Wach, originaire de Varsovie, arrivée en Belgique un an après lui. Le couple donne naissance à quatre enfants, Chaïm est l'aîné. La famille déménage à plusieurs reprises pour se fixer en 1935 rue de la Clinique à Cureghem, où Abraham exerce le métier de maroquinier, assurant une subsistance très modeste à sa famille.

La figure du père est omniprésente dans l'œuvre de Kaliski : un fabricant de sacs doublé d'un mélomane. L'artiste le met longuement en scène dans son environnement professionnel, en plein travail ou effectuant des livraisons pour faire vivre les siens.

À travers le regard de Chaïm, le quotidien d'Abraham Kaliski illustre avec réalisme le dynamisme de la communauté juive de Cureghem durant les années 1930. Loin de toute idéalisation, l'artiste met en lumière la précarité de ces immigrés venus de Pologne. Ces derniers perpétuaient à Bruxelles leurs savoir-faire traditionnels d'Europe centrale, travaillant principalement dans l'artisanat du textile et du cuir (tailleurs, fourreurs, maroquiniers).

Cureghem, qu'il surnomme la « Jérusalem de Bruxelles », était alors vécue comme une terre d'asile, s'animant autour de ses commerces juifs, de ses écoles où les cours se donnaient en yiddish ou en hébreu et de la synagogue de la rue de la Clinique inaugurée en 1933. Cependant, cette vie communautaire doit faire face à la montée progressive d'un antisémitisme latent, exacerbé par l'émergence du mouvement rexiste. L'artiste lève le voile sur le quotidien parfois brutal de ces Juifs immigrés, victimes d'agressions physiques qui préfigurent d'autres violences. Kaliski illustre notamment ce climat d'insécurité à travers une planche représentant un homme juif violemment pris à partie. Ainsi, son œuvre dépasse le cadre familial pour restituer avec justesse le climat de l'avant-guerre.

La Seconde Guerre mondiale bouleverse dramatiquement l'existence de la famille Kaliski. Comme de nombreux Belges, elle fuit l'avancée de la Wehrmacht lors de l'exode de mai 1940. En train, elle gagne le Sud de la France et trouve refuge pour quelques mois dans un village près de Toulouse.

Cependant, après la promulgation du premier statut des Juifs par le gouvernement de Vichy et ayant évité de justesse l'internement au camp de Brens, les Kaliski décident de rentrer à Bruxelles en octobre 1940. Chaïm continue alors d'accompagner son père dans ses déplacements quotidiens. À treize ans, il devient le témoin du désespoir et de l'abandon d'une communauté progressivement étouffée par des ordonnances qui la privent de ses droits fondamentaux, l'excluent de la vie économique et sociale, avant d'organiser sa déportation.



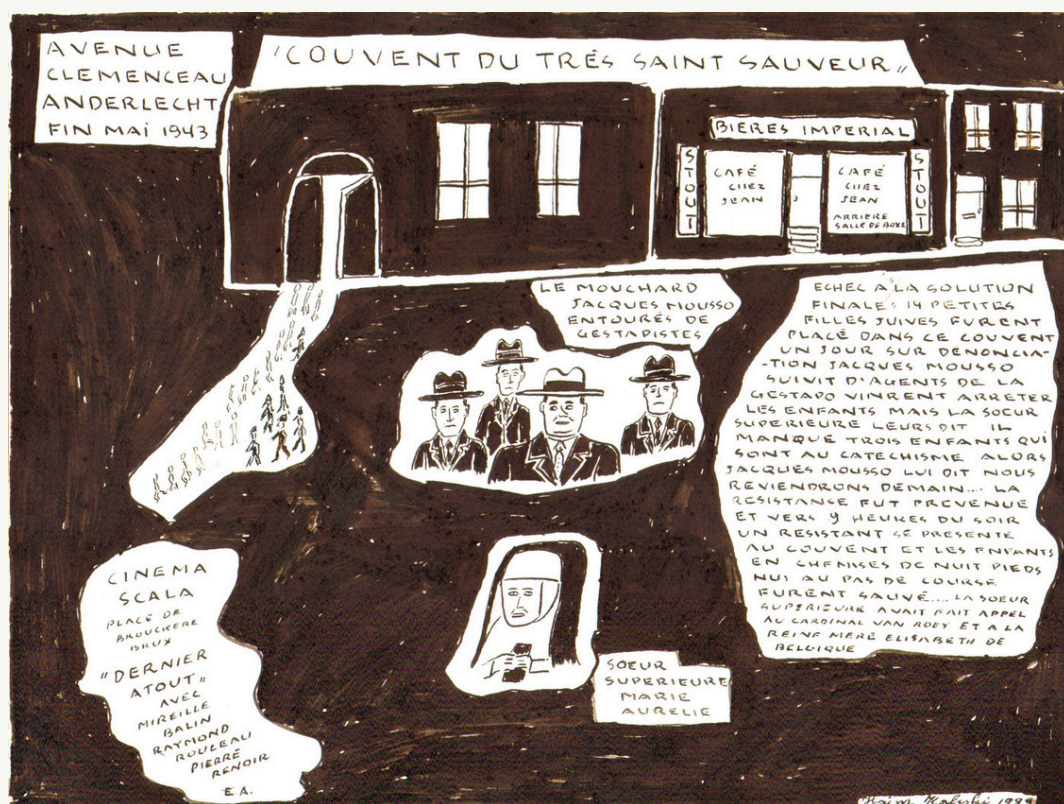
Profondément marqué par cette rafle, il ne cessera de la dessiner. S'appuyant sur ses souvenirs, il illustre de manière répétée et obsessionnelle la topographie des rues ciblées, la violence des arrestations et les camions prêts à embarquer les victimes.

L'artiste relate aussi comment sa mère, son frère, ses deux sœurs et lui ont survécu en se dispersant et en passant de cachette en cachette. En effet, après ce terrible été 1942, les Juifs n'ont d'autre issue que d'entrer dans la clandestinité.

Pour échapper à la capture, disperser les membres de la famille est presque indispensable. Comme de nombreux parents, Abraham et Fradla se résignent à se séparer de leurs enfants : Sarah et René sont cachés dans une famille à Laeken, tandis qu'Ida, l'autre sœur de Chaïm, âgée de neuf ans, est conduite au couvent du Très-Saint-Sauveur, situé à quelques rues de leur domicile.

Chaïm, quant à lui, refuse d'être confié à une famille et obtient de rester avec ses parents. Ils trouvent refuge à Etterbeek, dissimulés dans la dépendance d'une maison. Dans un dessin percutant sur fond rose, l'artiste fait un parallèle entre sa propre cachette et la célèbre annexe d'Anne Frank.

Mais l'illusion de sécurité prend fin le 12 février 1944, lorsque son père prend le risque de sortir et se fait arrêter par la Sipo-SD (police de sécurité allemande). Malgré ses faux papiers, il est identifié, torturé, puis déporté et assassiné à Auschwitz. Chaïm restera caché avec sa mère jusqu'à la Libération. La disparition brutale de son père s'installera comme le traumatisme central de son existence et sera omniprésente dans son œuvre future.



© COLLECTIONS DU MUSÉE JUIF DE BELGIQUE

LE 20 MAI 1943, LA SIPO-SD FAIT UNE DESCENTE AU COUVENT DU TRÈS-SAINT-SAUVEUR OÙ SONT CACHÉES UNE DIZAINE DE FILLETES JUIVES DONT IDA, LA SOEUR DE CHAÏM KALISKI. GRÂCE À L'INTERVENTION DE LA RÉSISTANCE, LES ENFANTS SERONT SAUVÉS ET PLACÉS EN LIEU SÛR.



Une vocation tardive

Ce n'est qu'au seuil de la soixantaine qu'il entreprend de témoigner par le dessin. Encouragé par sa sœur Sarah, elle-même devenue artiste peintre⁵, il commence à la fin des années 1980 à représenter sur papier la tragédie des Juifs de Belgique.

Cette démarche coïncide avec l'émergence tardive de la conscience publique de la Shoah en

Belgique, portée par les travaux majeurs de l'historien Maxime Steinberg. L'expression graphique s'est imposée d'elle-même, inspirée par ses lectures de jeunesse de la bande dessinée et par une immense mémoire visuelle de l'espace urbain. Kaliski fait le choix marquant de se représenter toujours enfant, en culottes courtes et petite veste. Il s'y montre suspendu dans le temps traumatique de l'enfance.

L'enjeu dépasse ici la simple chronique d'une vie pour toucher à la sauvegarde de la mémoire collective. Chaim Kaliski n'écrit pas l'Histoire, il la donne à voir. Ses dessins rappellent avec force la puissance de l'Art comme langage universel, gardien du souvenir et vecteur de résilience.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁵ Voir le catalogue de l'exposition : *Sarah et ses frères. Les Kaliski, une famille d'artistes, témoins de l'Histoire*, Bruxelles, Didier Devillez, Musée Juif de Belgique, 2007.